Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 14 (1869)
Heft: 10

Artikel: Guerre du Mexique : combat de Santa-Isabel [suite et fin]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-357746

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 10. Lausanne, le 29 Mai 1869. XIVe Année.

SOMMAIRE. — Guerre du Mexique. Combat de St-Isabel (*fin*). — Sur le nouvel habillement et équipement de l'armée suisse. *Pièces officielles fédérales et vaudoises.* — Nominations.

REVUE DES ARMES SPÉCIALES. — Défense de la position de St-Maurice. *Extrait des Fragments inédits du général Dufour.* — Bibliographie. *Richelieu, ingénieur, par de la Barre-Duparcq.* — *Documenti inediti sulle armi da fuoco italiane, par le capitaine Angelucci.* — *Sur les fusées à double effet, par le capitaine Romberg.* — *La littérature française, par le colonel Staaff, 2e volume.* — Nouvelles et chronique. *Actes officiels. Grèce. Etats-Unis.*

GUERRE DU MEXIQUE (1).

Combat de Santa-Isabel.

(Suite et fin.)

Pendant mon séjour à Santa-Rosa j'eus occasion de voir une tribu d'Indiens sauvages, les Chicapous. Un d'eux, nommé José Maria, qui avait été pris étant très jeune par les Mexicains et élevé dans la religion chrétienne, et qui était parvenu à s'échapper et à rejoindre sa tribu, parlait fort bien le mexicain, venait souvent causer avec nous. Il n'aimait pas les libéraux; il avait fait partie de la députation envoyée à S. M. l'empereur Maximilien, et il nous disait tous les jours qu'aussitôt que les Français se présenteraient, ils se prononceraient pour eux.

Ils vivent en paix avec les habitants du village. Leur camp se trouve à environ 2 lieues, mais jamais les Mexicains n'y vont. Ces derniers nous assuraient que s'ils rencontraient des personnes en-dehors des limites du village, ils les tueraient. Ils vont du reste faire des tournées dans les pays environnants et leurs habitudes sont de ne faire aucun quartier. Les enfants au-dessous de 3 ou 4 ans seuls ne sont pas tués; ils les prennent et les élèvent dans leur religion; en un mot, ils en font des sauvages comme eux.

Les hommes sont en général beaux et très coquets; les femmes sont laides et sales.

Le 1er mai nous quittions Santa-Rosa pour nous rendre à San-Fernando, grand village à 9 lieues de la frontière du Texas. Le jour de notre arrivée à San-Fernando, le colonel Cavada réunit les prisonniers pour leur communiquer une lettre du général Jeanningros en réponse à celle que lui avait envoyé notre lieutenant. Le général répondait que le décret de l'empereur était formel, qu'il continuerait à fusiller tous les prisonniers, que, du reste, les Mexicains pourraient faire de nous tout ce qu'ils voudraient. Je demandai à voir immédiatement la lettre. Le colonel Cavada me répondit qu'il ne l'avait pas encore, qu'il avait simplement reçu une dé-

(1) Voir notre précédent numéro.

pêche du général Trevino qui l'informait de cela, qu'il allait se faire envoyer l'original et qu'aussitôt qu'il l'aurait reçu il me le ferait voir. Inutile de dire que la lettre était de pure invention. Le colonel employait ce moyen pour décider les hommes à prendre du service. Il réussit parfaitement. Le soir même une vingtaine sollicitaient l'honneur d'entrer dans l'armée républicaine. Sept seulement furent acceptés. Cette conduite nous révolta. Nous ne pûmes nous empêcher de le manifester hautement et d'inviter ceux qui restaient fermes à ne pas suivre l'exemple de leurs camarades. L'ordre formel de nous taire nous fut donné. Les engagés ne nous pardonnèrent jamais de ne pas avoir approuvé leur conduite. Ils nous déclarèrent ouvertement la guerre; les calomnies furent leurs premières armes.

D'après leur dire tous les Français qui se trouvent à la légion sont de mauvais sujets, chassés des régiments, la plus grande partie pour vol. Ils font dans les compagnies le métier de mouchard. Ce sont eux qui ont fait fusiller les braves qui, reconnaissant l'injustice de notre cause au Mexique, voulaient rejoindre l'armée républicaine. Enfin je n'en finirais pas si je voulais raconter toutes les méchancetés qu'ils dirent dans l'intention de nous nuire. Ils parvinrent par ces médisances à éloigner de nous quelques officiers qui, jusqu'alors, nous avaient montré beaucoup de sympathie, mais cela ne leur suffisait pas. Ils parvinrent, par leurs intrigues, à s'accaparer presque tous les soldats étrangers. Une dizaine d'anciens soldats, presque tous suisses de nationalité, restèrent pour nous. Nous avions pour prison deux petites chambres qui pouvaient contenir au plus 15 hommes, et une grande cour traversée d'un ruisseau dans lequel nous lavions notre linge.

C'est dans cette cour que se trouvaient logés presque tous les étrangers, les deux petites chambres ayant été données aux sous-officiers et caporaux. Chaque fois qu'un de nous était obligé de traverser la cour, il était accablé d'injures et de menaces; — sur ces entrefaites deux hommes s'évadèrent. On nous tint plus serrés, et le colonel fit paraître un ordre du jour qui informait les prisonniers qu'à l'avenir, pour chaque déserteur, il ferait fusiller un de ceux restants, pris au hasard.

La guerre entre les étrangers et nous continuait toujours. Nous voulions à tout prix éviter d'en venir aux mains et pourtant nous sentions qu'un jour nous serions obligés d'en arriver là. Nous n'aurions jamais souffert qu'un de nous fût frappé par ces misérables. Les Mexicains étaient très heureux de cette désunion; ils sentaient qu'à la fin leur effectif s'augmenterait.

Un dimanche, vers 9 heures du matin, le sergent Desbordes, traversant la cour, fut obligé de supporter leurs insultes et leurs menaces; il avait été employé à la place de Monterey lors de notre séjour dans cette ville; ces imbéciles allèrent jusqu'à l'accuser d'avoir fait battre des soldats déserteurs, comme si un simple sergent était quelque chose dans la hiérarchie militaire.

Pour nous toutes ces accusations étaient absurdes, mais pour les Mexicains, qui n'ont aucune idée de notre organisation militaire, elles avaient du poids. Desbordes rentra dans la chambre, il était furieux. Le lieutenant l'invite à patienter. Vers 10 heures nous traversions la cour, notre officier était avec nous.

Nous allions, selon notre habitude, prendre notre modeste repas près du ruisseau, notre chambre étant trop petite pour nous contenir tous; nous fûmes accueillis par un *hourrah* formidable, et qui en allemand, qui en italien, qui en belge, nous accablèrent d'injures grossières.

Nous nous assîmes tous en rond autour de la gamelle qui contenait notre déjeûner, et à ce moment un de ces lâches, plus hardi que les autres, lança une pierre qui, après avoir frisé l'officier, frappa un caporal blessé. M. Moutier nous ordonna de rester calmes et il alla se plaindre à l'officier mexicain de garde. Ce dernier se contenta d'inviter les soldats qui avaient jeté la pierre à ne plus recommencer. Les soldats mexicains spectateurs de cette scène étaient au ciel.

La position n'était plus tenable, il était évident qu'avant le soir il y aurait bataille; à tout prix il fallait l'éviter. Je priai, au nom de tous les sous-officiers, notre lieutenant de nous accompagner chez le colonel Cavada. Celui-ci est au fond un bon garçon, estimant beaucoup les Français. Il écouta nos plaintes et donna tort aux étrangers. Quelques jours auparavant, il avait fait sonder plusieurs d'entre nous au sujet des engagements, mais tous lui avaient répondu qu'ils ne serviraient pas. En homme de cœur, Cavada ne put s'empêcher de préférer notre conduite à celle de ceux qui abandonnaient un drapeau auquel ils avaient juré fidélité. Il nous accorda un logement séparé et, sous notre parole d'honneur, il fit retirer notre garde. A partir de ce jour tous les Français (19 hommes), étaient libres dans le village de San-Fernando. Quant aux étrangers ils restaient enfermés. Nous passâmes ainsi un mois fort tranquillement. A la fin de mai, M. Douay, notre général de division, nous envoya 200 piastres (1040 fr.), en même temps le bruit courut que les pourparlers pour notre échange étaient commencés. Lorsque cette nouvelle arriva, les étrangers voulurent faire la paix. Un engagé eut même l'audace de me faire demander et de me prier d'obtenir son pardon du lieutenant et des sous-officiers. Il m'avoua que la prétendue lettre du général Jeanningros lui avait tourné la tête et que la peur d'être fusillé un jour ou l'autre l'avait décidé à s'engager et, du reste, il ne l'avait fait que dans l'intention de recouvrer plus facilement sa liberté. Je me contentai de lui tourner le dos. A partir de ce jour je n'ai plus eu à me plaindre d'eux. Ceux qui pendant un moment nous saluaient par les mots de voleurs, canailles, etc., se découvraient fort poliment lorsqu'ils nous rencontraient. La crainte d'être châtiés en rentrant au régiment avait opéré ce changement.

Le 1er juin nous recevions l'ordre de rejoindre le général Trevino à Ceralva. Pendant la route on nous laissa libres. Nous pouvions monter de temps en temps dans les voitures ou sur les chevaux des cavaliers mexicains. Notre nourriture continuait à se composer de viande seulement, mais l'argent envoyé par le général Douay nous avait permis de faire des provisions.

Beaucoup d'hommes n'avaient plus de souliers ni de chemises; à Ceralva nous devions trouver des effets. En un mot nous étions heureux autant que peuvent l'être des prisonniers des Mexicains.

Le 13 juin, nous arrivions au *rancho* de las Tortillas [1], où nous faisions séjour.

[1] *Rancho*, village indien construit en huttes de terre. *Tortilla*, galette de maïs,

Le jour du séjour, vers 10 heures du matin, on nous rassemble et, sans nous expliquer le motif de cette reprise de rigueur, nous fûmes de nouveau confondus avec les étrangers et placés sous bonne garde. A 11 heures nous partîmes. Nous devions marcher sur deux rangs et il nous était défendu de faire un pas en dehors de la route. On nous fit faire ainsi 21 lieues sans nous arrêter. Vers 10 ou 11 heures du soir, ne pouvant plus marcher, nous demandions un instant de repos, mais des officiers qui la veille nous traitaient en camarades, ordonnèrent de nous faire marcher à coups de plat de sabre ; nous ne savions que penser. A 2 $^1/_2$ heures du matin nous arrivions à l'étape et à 5 heures nous nous remettions en marche. Vers 10 heures un cavalier vint porter un pli au chef de l'escorte. Immédiatement on nous fit sortir des rangs. Les deux escadrons qui nous escortaient partirent en avant, et on nous laissa à la garde d'une trentaine de malingres et de quelques femmes. On nous apprit en même temps que les Français étaient à 8 lieues de là et se battaient avec les libéraux. C'était le motif pour lequel on nous faisait rétrograder. L'occasion était belle, nous étions 60 ; enlever l'escorte et rejoindre les Français à Ceralva ; c'était une belle revanche de notre désastre de Saint-Isabel. Mais à peine ce projet était-il passé à l'état de résolution qu'un Italien, nommé Rimaldi, nous vendit au général, qui envoya chercher un corps de cavalerie et prit des mesures telles qu'il fut impossible de l'exécuter. On nous fit faire des marches et des contremarches et on nous cacha dans les bois. Le 18, un officier mexicain, aide-de-camp du général, avec lequel j'étais très lié, vint me dire que l'Italien avait dénoncé notre projet, que les affaires marchaient très mal pour nous. En un mot, il m'engagea à m'évader. Ma parole était dégagée puisque nous nous trouvions sous la surveillance de la garde. J'étais convaincu que l'on n'exécuterait pas l'ordre du jour paru à San-Fernando. Je me décidai à partir. Mes camarades Eichmann, Fiala, Desbordes, pensaient absolument comme moi, il fut convenu que nous profiterions de la première occasion.

Le lendemain 19, étant campés sur la lisière d'un bois, nous demandâmes l'autorisation d'aller couper des branches pour nous faire un abri ; cette permission nous fut accordée ; après avoir fait plusieurs voyages nous nous échappâmes. J'ai su depuis, par un de mes camarades qui est parvenu à s'échapper un mois après, que notre évasion n'avait occasionné aucune mesure de rigueur, si ce n'est pendant les 48 heures qui suivirent, et qu'un prisonnier, qui s'en était aperçu, s'était empressé d'en rendre compte, ce qui fit qu'une demi-heure après notre départ, 25 cavaliers nous poursuivaient.

Ils nous cherchèrent sur les routes qui avoisinent le camp, ne doutant jamais que nous nous étions jetés dans un petit désert dont nous connaissions l'existence au Nord-Est, direction pour gagner le Rio-Grande. Le premier jour, vers une heure, un Mexicain fort bien armé nous arrêta. Il était assez facile à quatre hommes de se débarrasser d'un seul, mais pour cela il fallait qu'un de nous se sacrifiât. Nous avions pour fortune 6 $^1/_2$ piastres (la piastre vaut 5 francs 20 cent.), il en prit 4 $^1/_2$ et nous donna une direction. Après avoir marché toute la journée,

principale nourriture des Mexicains de toutes classes. Ces galettes remplacent le pain qui est appelé chez eux pan frances.

nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans une baranca (ravin) où il y avait un peu d'eau. Le lendemain, dès le point du jour, nous nous remettions en marche, nous guidant sur le soleil levant. Après 2 ou 3 heures de marche nous arrivions à une petite rivière. Nous nous trouvions dans les parages du Rio-Grande, il était évident que cette rivière devait s'y jeter. C'était donc une route, nous étions presque sauvés. A 11 heures nous étions arrêtés par 5 ou 6 cavaliers mexicains armés ; c'étaient des gardiens de troupeaux. Ils nous interrogèrent et nous conduisirent près d'un autre groupe où se trouvaient au moins 20 cavaliers tous armés. On nous présenta à un vieillard qui nous demanda qui nous étions et où nous allions.

Nous répondîmes que nous étions déserteurs français fatigués de faire la guerre aux Mexicains et que nous cherchions à gagner le Texas pour y travailler ; que nous nous cachions aussi des libéraux parce que ces derniers, s'ils nous attrapaient, nous obligeraient à servir et que nous voulions bien ne plus nous battre contre les Mexicains, mais que nous ne consentirions jamais à prendre les armes contre notre patrie. Ce brave homme fut enchanté de nous voir ; il nous fit manger, et, après nous avoir donné tous les renseignements sur les villages que nous pouvions rencontrer, nous laissa partir en nous annonçant que 5 ou 6 lieues seulement nous séparaient du Rio-Grande. A 9 heures du soir nous arrivions sur la rive droite du fleuve. Il est large, profond et le courant est très rapide ; fatigués comme nous étions, il ne fallait pas songer à le passer ; mais le lendemain au point du jour, après avoir fait un petit paquet de nos effets et avoir attaché ce paquet sur notre tête, nous nous jetions à l'eau. Quelques instants après nous nous serrions la main tous les quatre sur la rive américaine. Nous étions libres !... Deux d'entre nous avaient perdu leurs effets ; nous n'avions donc que 2 pantalons, 2 chemises et 2 paires de souliers pour quatre. Desbordes, celui d'entre nous qui parle le mieux mexicain, se dirigea vers un petit rancho (village indien), distant d'environ 3 milles. Il nous annonça comme déserteurs français et exposa notre position. Il eut le bonheur de rencontrer un ex-officier mexicain, M. Remigio Garça, qui, fait prisonnier au siége de Puébla, avait été envoyé en France. Ce monsieur n'avait qu'à se louer de la manière dont il avait été traité par nos compatriotes, aussi nous fit-il donner de suite quelques hardes pour nous couvrir. Il nous installa dans l'école du village et nous fit donner à manger. Le soir la Providence nous envoya un missionnaire français, M. l'abbé Souchon. Aussitôt qu'il eut connaissance de notre véritable position, il nous annonça qu'il était le curé de Laredo, village distant d'environ 15 lieues de celui où nous étions, et que le lendemain il nous conduirait chez lui. Le lendemain, en effet, nous partions avec le bon abbé et un américain de ses amis.

Au rancho de los Coralitos, un vieillard vint le prévenir que quelques-uns des soldats envoyés à notre poursuite avaient passé le Rio-Grande et étaient disposés à s'emparer de nous pour nous pendre ou pour nous ramener sur la rive mexicaine. La chose était assez facile ; les habitations sont rares dans ce pays qui n'est peuplé que de malfaiteurs, qui, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre rive, commettent toutes sortes de crimes. La présence du prêtre qui, aux yeux de presque tous les

Mexicains, est un personnage sacré, et aussi celle de l'Américain qui était bien armé, nous sauvèrent. Nous arrivâmes à Laredo sains et saufs.

Nous avions 80 lieues à faire avant de rencontrer un Consul français ; nous n'avions pas d'effets, pas d'argent; en outre ma blessure, que les dernières fatigues avaient rendue très vilaine, m'empêchait pour le moment de me mettre en route. L'abbé Souchon nous offrit l'hospitalité, nous acceptâmes; il nous donna des effets et nous fit loger au presbytère; mes camarades s'employèrent: Fiala était ferblantier, il travailla ; Eichmann se fit peintre et Desbordes boulanger. Quant à moi je restais avec le curé. Pendant un mois que nous passâmes chez ce bon prêtre, il eut pour nous toutes les bontés d'un père de famille. Il ne voulut jamais, malgré toutes nos instances, que nous participions aux dépenses de la maison. Enfin, au bout d'un mois, nous étions tous parfaitement rétablis; grâce à ses soins empressés ma blessure était guérie. Nous ne nous ressentions plus de notre cruelle captivité. Nous avions en outre l'argent nécessaire pour faire notre route jusqu'au premier consulat, sans travailler. L'abbé Souchon nous obligea au moment du départ à accepter 20 piastres (102 francs).

En arrivant à San-Antonio-Prejar, la capitale du Texas, nos compatriotes, qui sont très nombreux, nous reçurent fort mal. Nous ne savions à quoi attribuer cela. Mais plus tard, lorsqu'ils eurent la preuve palpable, par le témoignage de M. Laval, le Français qui nous a soigné à Santa-Rosa et que nous avions eu le plaisir de retrouver à San-Antonio, que nous étions des prisonniers, ils nous traitèrent bien et nous expliquèrent alors que le grand nombre de déserteurs qui se trouvait à San-Antonio déshonorait le nom de Français en commettant toutes sortes de crimes, tels que vols, assassinats, etc. Beaucoup d'entre eux se sont annoncés comme prisonniers évadés, ont été secourus par leurs compatriotes établis dans le pays, et, pour remerciement les ont indignement volés. La police américaine veille beaucoup sur les déserteurs. Quoique sous la protection du consul de France, nous avons eu, pendant tout notre séjour à San-Antonio, un agent de police qui nous suivait à la pension, à notre logement, en un mot qui surveillait tous nos pas.

Le consul de San-Antonio nous expédia à celui de Galveston, qui à son tour nous adressa au consul général de la Nouvelle-Orléans. M. Goddeau nous fit habiller convenablement et nous embarqua pour le Mexique. Enfin après une traversée de 14 jours, nous arrivions le 22 septembre à Vera-Cruz. Il y avait 8 mois que nous étions absents (1).

**

SUR LE NOUVEL HABILLEMENT ET ÉQUIPEMENT DE L'ARMÉE SUISSE.

A la demande de plusieurs de nos lecteurs et pour compléter la série des documents publiés par la *Revue militaire suisse* sur ce sujet (voir entr'autres nos 23,

(1) Des quatre principaux héros de cette histoire, le sergent major, auteur de cette relation, est passé sous-lieutenant dans un régiment de ligne; Fiala et Desbordes sont sergents au régiment étranger et ont été décorés. Eichmann est rentré comme capitaine dans l'armée mexicaine où il est resté après l'évacuation.